

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°23 – octobre/novembre 2009

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

Pour Novalis, il y a des traces de sensibilité jusque dans la matière inanimée. Le magnétisme et l'électricité montrent les formes de cette réaction sensible dans les plus inertes métaux. Mais c'est un galvanisme encore que la pensée humaine, une vibration propagée en nous par une forme étrangère, par « le contact de l'esprit terrestre avec un esprit céleste et extra-terrestre » ; et toute la vie de notre âme devient ainsi chatoiement coloré, où se réfracte une lumière lointaine, venue de la source des mondes. Tout l'effort de l'art et de la morale devra tendre à rétablir par une collaboration concertée des âmes l'unité pure de cette lumière éparse en reflets multiples. Quelle façon plus claire de dire que ce sentiment intérieur est, au fond, chez Novalis, le goût de ses nuances dégradées, que la sensibilité à la fois distingue et fond, et sur lesquelles elle glisse comme sur un clavier de lumière ?

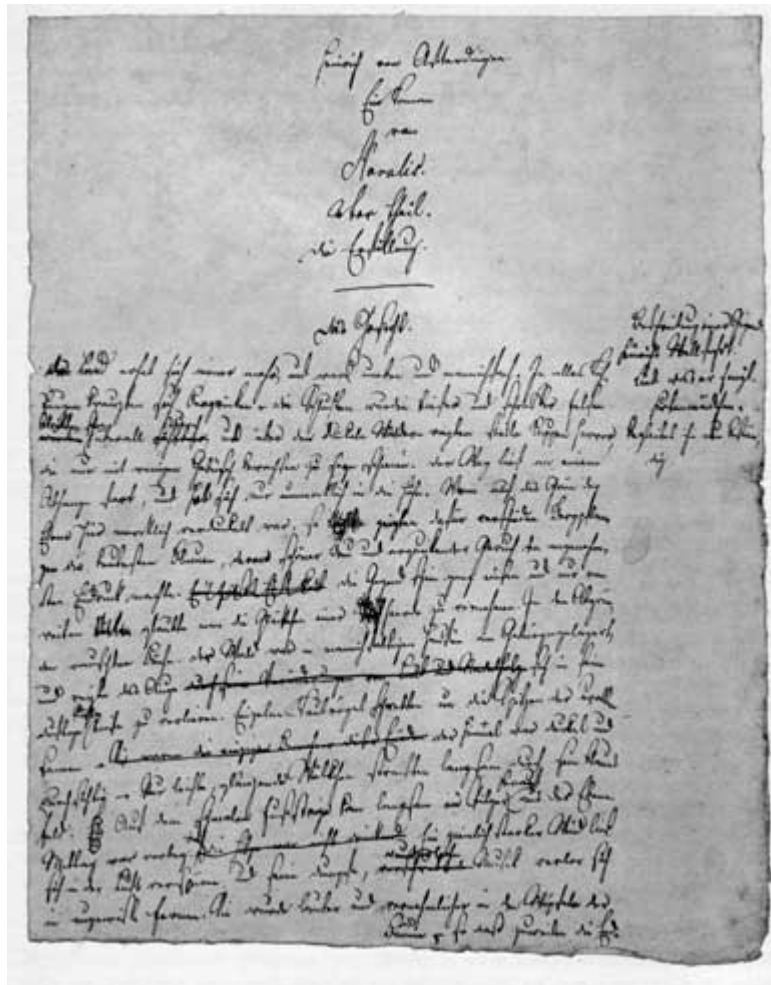
Il semble bien qu'on n'ait pas eu tort de noter chez les artistes et les penseurs de cette Saxe raffinée ce délicat épicurisme de la vie intérieure, ce besoin de l'analyse presque morbide ; cette préférence pour les joies subtiles et un peu dangereuses de l'esprit et pour les sonorités dissonantes.

Charles ADLER, 1921

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Le présent manuscrit montre que Friedrich von Hardenberg a commencé par rédiger les parties en prose de la deuxième partie de son roman *Henri von Ofterdingen* (la graphie Ofterdingen se trouve pour la première fois dans l'édition posthume). Dans ce fragment, Heinrich, désespéré par la mort de Mathilde, quitte Augsbourg. Mathilde lui envoie pour guide Cyané, la *jeune bergère*, dont le nom rappelle la fleur bleue.

Il est très difficile de déduire le contenu de la deuxième partie du fragment de cinquante pages à peine, paru en 1802 dans le second volume des *Écrits*, ainsi d'ailleurs, qu'à l'aide de quelques notes en partie contradictoires et en tout cas, fort vagues. La suite prévoyait la résolution de toutes les antinomies du cosmos grâce au pouvoir magique de la poésie, *la poétisation du monde* et le début d'un *nouvel Âge d'or*. A la fin, après l'abolition des frontières entre le rêve et la réalité, le roman devait *se transmuier en conte merveilleux*.



Friedrich von Hardenberg : *Heinrich von Aferdingen*

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Quand on a passé en revue les premiers parrains du romantisme, dont la physionomie n'a rien de très-attractif, les yeux s'arrêtent volontiers un instant sur la douce et spirituelle figure du jeune Novalis (1772-1801). Il s'appelait *George HARDENBERG*, et prit son pseudonyme du nom d'une propriété qui appartenait à une branche de sa famille. Il était l'aîné d'une nombreuse lignée : deux de ses frères, peu connus d'ailleurs, ont écrit, comme lui, sous des pseudonymes. Maladif et rêveur dès son enfance il fut élevé presque uniquement par sa mère, femme douce et pieuse, dont il avait la religion et la sensibilité. Son père lui-même, qui appartenait, comme sa mère, à la secte d'Hernhut ou des frères moraves, avait imprimé ses sentiments religieux dans son âme. Après avoir vu mourir sa fiancée, Novalis mourut lui-même à l'âge de vingt-neuf ans, entre les bras de Frédéric Schlegel, qui publia ses œuvres posthumes.

C'était un grand et beau jeune homme, à la taille élancée, aux manières simples et distinguées, à la physionomie aimable et gracieuse, dont ses longs cheveux bouclés rehaussaient encore la délicatesse féminine. Il était aimé de tous ceux qui l'approchaient ; mais les chefs de l'école romantique avaient pour lui un amour qui tenait de l'adoration : ils le comparaient volontiers à saint Jean l'Évangéliste, et Tieck constate, en effet, que sa figure ressemble exactement au portrait de cet apôtre par Albert Dürer. Schleiermacher l'appelle « un jeune homme divin, pour qui le monde entier n'était qu'un grand poème ».

Tout jeune encore, Novalis s'était lancé avec ardeur, à la suite de Schiller et de Fichte, dans le mouvement d'émancipation intellectuelle et poétique qui aboutit au romantisme. Il fut un des premiers à proclamer que la poésie doit tout embrasser, religion, science et philosophie. Mais c'est la religion surtout qui, pour lui, doit inspirer le poète ; et à ce point de vue, il y a une différence notable à signaler entre Novalis et les autres chefs du romantisme : tandis que ceux-ci sont partis de leur esthétique pour arriver au christianisme, représenté pour eux par le catholicisme et le moyen âge, Novalis, lui, est parti du sentiment chrétien pour arriver à une esthétique nouvelle.

Sa religion était essentiellement mystique, mais fort conciliante d'ailleurs, comme le prouvent ses admirables cantiques, que toutes les communions chrétiennes de l'Allemagne aiment à lire et à chanter. Élevé dans le protestantisme, il se trouva forcément porté vers l'Église catholique, mais il n'eut pas le temps d'y entrer. Sa lecture favorite, outre les écrits de Jacques [sic] Bœhme et de Zinzendorf, le mystique fondateur de la communauté de Hernhut, était celle des livres de dévotion catholiques. Quoi d'étonnant si, nourri de pareilles lectures, et rendu encore plus rêveur par ses souffrances physiques et morales, ainsi que par sa vie de contemplation dans un pays de montagnes, il a fini par considérer la poésie comme un sacerdoce et le poète comme un champion de Dieu destiné à combattre l'esprit du siècle ?

Ses poésies sont presque toutes restées à l'état de fragments, ainsi que son œuvre capitale, son roman de *Henri d'Ofterdingen*, si vanté par les romantiques : la première partie de ce roman parut du vivant du l'auteur ; la seconde fut à peine commencée. Le but de l'ouvrage était de propager, sous la forme du roman, les théories de la nouvelle école littéraire : il l'appelle lui-même *l'apothéose de la poésie*.

Il y a une manifeste ressemblance d'intention entre ce roman et la *Divine comédie* de Dante : il devait embrasser toutes les connaissances et toutes les croyances humaines ; mais, comme l'a finement remarqué Henri Heine, « tout y est vu à une faible lueur de crépuscule : c'est un songe à demi oublié. » On sait que le héros de ce récit, le poète Henri d'Ofterdingen, qui brilla au XIII^e siècle, était né de simples artisans, à Eisenach, au pied de la Wartbourg : c'est dans ce château qu'il soutint le célèbre combat poétique dont le souvenir nous a été conservé dans la collection de Manesse. La vie et l'âme de ce poète sont le thème qu'a choisi Novalis pour décrire ses propres sentiments et exposer ses idées. Il y a dans l'ouvrage quelques morceaux attachants et qui dénotent une imagination vraiment poétique ; mais l'ensemble est monotone, confus, languissant, et l'on se fatigue vite à lire cette prose hachée, que relèvent trop rarement des pièces de vers insérées dans le roman sous forme d'épisodes.

La plupart des poésies de Novalis se trouvent, en effet, dans son *Henri d'Ofterdingen* : quelques unes sont des chefs-d'œuvre et justement célèbres en Allemagne, comme sa *Chanson du mineur* et son *Éloge du vin*. Parmi ses autres compositions poétiques sont des *Hymnes à la Nuit*, à laquelle il adresse ses vers parce que la lumière du jour nous distrait des pensées religieuses et sublimes. Ce qu'il y a peut-être de meilleur, de plus senti dans Novalis, ce sont ses *Cantiques* ou *Chants spirituels*, qui ne sont qu'au nombre de quinze, et où il célèbre de préférence la Vierge Marie ; il voulait en faire tout un recueil en collaboration avec Tieck ; la mort interrompit cette œuvre comme toutes les autres.

Nous venons de nommer TIECK, un des amis, des admirateurs et des collaborateurs de Novalis : la mort prématurée de ce dernier lui donna le premier rôle dans la révolution romantique. Les chefs de l'école, les Schlegel, n'étaient en somme que des théoriciens : malgré leurs velléités poétiques, ils étaient bien obligés de s'avouer que leurs œuvres n'avaient rien de ce qu'il fallait pour illustrer et pour faire vivre leurs théories. Ils avaient fait une précieuse conquête en mettant la main sur Novalis ; celui-ci mort, ils se rabattirent sur Tieck, qui ne le valait pas à certains égards, mais qui pouvait bien mieux que lui se plier à toutes les exigences de la nouvelle religion littéraire.

Eugène Hallberg

« De tels hommes sont trop rares pour qu'on les laisse échapper. Il ne faut pas avoir de cesse qu'on n'ait fait revivre leur effigie ; qu'on ne l'ait cent fois crayonnée sur la muraille. »

Nietzsche



Buste de Novalis par Fritz Schaper, Weissenfels, 1872.

©Jean Moncelon, 1981



LOUIS ANGÉ

Dans sa bibliographie de Novalis (Œuvres complètes, 1975, tome II), Armel Guerne signale, comme « curiosité », la traduction en vers rimés des Hymnes à la Nuit, par Louis Angé, (Alzir Hella)¹. L'ouvrage, paru en 1922, aux Images de Paris est à peu près introuvable. Nous nous proposons d'en reproduire des extraits pour les lecteurs de la Lettre Novalis, au plus près de l'original (vignettes, disposition des vers, etc.).

Hymne VI

LA DIVINE MORT

Loin du règne de la lumière,
 Enfonçons-nous sous cette terre !
 Dans la douleur montante et dans un sourd appel
 L'approche du départ joyeusement se marque ;
 Et bientôt dans l'étroite barque
 Nous pourrons aborder aux rivages du ciel.

Louange à la nuit éternelle !
 Louange au sommeil éternel !
 La fatigue du jour sur notre front ruisselle ;
 Nous ployons sous le faix d'un mal long et cruel.
 Dans cet exil pour nous il n'est plus d'étincelle ;
 Nous voulons retourner au foyer paternel.

Que pourraient bien faire en ce monde
 Notre amour, notre foi profonde ?
 L'autel du souvenir est partout déserté :
 Qu'est pour nous tout cela qu'aujourd'hui on révère ?
 Ah ! combien triste et solitaire
 Celui qui tendrement aime l'antiquité !

¹ Louis Angé est le pseudonyme littéraire de Alzir Hella (né à Vieux-Condé, dans le Nord, en 1881, et mort à Paris le 14 juillet 1953), militant politique et traducteur, seul ou avec Olivier Bournac, de Stefan Zweig. On lui doit aussi des traductions de Hoffmann (*Les Élixirs du diable*, 1926), et de Jean-Paul.

L'antiquité des temps sublimes
Où de hautes flammes brûlaient
Dans le cœur des humains qui, croyants unanimes,
Devant la majesté de Dieu s'agenouillaient,
Et dont mille et cent mille, aspirant vers les cimes,
A l'homme primitif encore s'égalaient !

L'antiquité de cette aurore
Où le vieillard gardait encore
Son ardeur, où l'enfant pour mériter les cieux
Vers la peine et la mort courait l'âme ravie,
Où, malgré l'appel de la vie,
Plus d'un cœur expirait d'amour mystérieux !

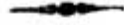
L'antiquité de l'heure sainte
Où Dieu même à nous s'est ouvert,
Où, par amour pour nous, si jeune et sans contrainte,
Il a livré sa vie au sort le plus amer,
Voulant que la souffrance en lui soit toute empreinte,
Afin de nous rester plus cher !

Plein de désir, l'âme anxieuse,
Nous voyons cette époque heureuse
Loin, bien loin, dans la nuit. Ah ! notre sainte ardeur
Ne trouve à s'apaiser jamais dans cette vie.
Il faut aller vers la Patrie
Pour voir ces temps sacrés qu'habitait le bonheur.

Qui nous retient encor sur terre ?
Depuis longtemps nos amis chers
Reposent : leur tombeau borne notre carrière.
Nous ne trouvons partout qu'angoisses et que fers.
Il n'est rien ici-bas qui puisse encor nous plaire,
Car notre âme est repue et vide est l'univers.

Un frisson infini pénètre,
Doux et secret, par tout notre être.
Je crois avoir soudain entendu retentir
Au loin comme un écho profond de ma tristesse.
Les bien-aimés dans leur tendresse
Nous appellent déjà de leur brûlant soupir.

Allons vers la douce Épousée,
 Vers Jésus, l'ami radieux !
 Voici le vent du soir et voici la rosée
 Qu'attendent les amants et les cœurs anxieux.
 Un rêve nous saisit, notre chaîne est brisée,
 Et nous nous envolons vers le Père des cieux.



LOUIS DE RONCHAUD²

Né à Lons-le-Saunier en 1816, mort à Saint Germain en Laye en 1887, Louis de Ronchaud publia en 1844 un premier recueil de poésie, intitulé Les Heures. La pièce XIV est consacrée à Novalis (cf. Lettre n°22).

A NOVALIS

A peine on t'entrevit sous ton ciel nébuleux,
 Pareil à ces chanteurs des siècles merveilleux,
 Frère dans notre temps de leurs ombres si grandes,
 Traverser sur leurs pas la terre des légendes.

² « Il n'aimait pas le bruit ; dédaigneux de la renommée, il avait la pudeur du silence. Il a passé à l'écart, presque inconnu, honoré par des esprits d'élite, de hautes amitiés. La franc-maçonnerie de la presse n'a jamais fait sonner son nom. Il vivait dans l'intimité de salons littéraires du monde parisien, près de femmes aristocratiques de nom, d'intelligence et de talent, l'hiver et l'automne à la campagne. Il faisait ses œuvres de poésie et d'art en secret, dans la solitude du Jura, au fond de son manoir alpestre de Saint-Lupicin, en vue des Alpes.

[...]

Son regard allait loin de Paris et du monde, dans les hautes contemplations ; il écrivait ses premières poésies de jeunesse dans la fraîcheur de son amour pour *Hélène* et de son admiration pour *Novalis* ; poète athénien et allemand à la fois, inspiré par les muses et les wilis, discret, réservé, recueilli, indifférent aux célébrités du jour, fidèle aux génies immortels.

Il écrivit son beau livre, *Phidias*, avec la seconde vue de la Grèce, dans la vision du Parthénon ; ses dernières poésies funèbres, dans le pressentiment de la mort. [...]

Il a eu la destinée de ces tombes, délaissées, perdues dans les montagnes, qu'il avait chantées récemment dans le *Cimetière sous la neige*, ensevelies sous le silence et la neige de l'oubli.

Et n'était la croix noire au-dessus, la prière
 Chercherait vainement le lit du trépassé. »
 Charles Alexandre, *La Nouvelle Revue*, 1887.

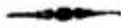
Tu rêvais, comme au temps de ces rivaux sacrés,
Ces combats de la harpe où des chants inspirés,
Naïfs comme les cœurs et comme les croyances,
Jaillissaient à flots purs du fond des consciences.
Toi, d'un siècle de doute, enfant triste et rêveur,
Tu regrettais ces temps de pieuse ferveur
Où le poète avait, cœur aux mystiques flammes,
Deux amours, sur la terre et dans le ciel – deux dames ;
L'une, la Vierge sainte au sourire si doux
Qu'il apaise des mers les vagues en courroux ;
L'autre, telle qu'en songe à présent on les rêve,
Quelque beauté, parfaite entre les filles d'Ève,
Qui, du sein d'un château dont l'honneur est geôlier,
Suit du cœur son amant, trouvère on chevalier.
Toi-même à l'*arche sainte*, à la *rose mystique*,
Tu chantais, plein d'amour, plus d'un sacré cantique.
Mais dans ton cœur, épris d'un objet idéal,
L'amour humain passa comme un songe fatal,
Nouvelle ombre ajoutée à ta mélancolie ;
Et ta pensée en fut creusée, et non remplie.

Dans les siècles passés, on dit qu'un troubadour
Mourut ainsi, brûlé d'un solitaire amour.
Pour une image vaine un rêve prit sa vie.
La beauté qu'il aimait et qu'il a poursuivie,
Rêve de son sommeil, jamais dans nos sentiers,
Jamais sur nos gazons n'avait posé ses pieds.
Peut-être elle habitait la sphère des étoiles.
Nul regard n'avait vu sous l'ombre de ses voiles ;
Jamais sous nos berceaux on ne la vit s'asseoir ;
Nul n'avait pris sa main dans les danses du soir.
Elle n'avait jamais, bergère ou châtelaine,
Revêtu pour habits le velours ou la laine,
Et ne nourrissait pas de grossiers aliments
Son corps divin formé de plus purs éléments.
C'est en vain qu'il chercha partout sur notre terre
Cette forme entrevue une nuit de mystère.
Sa harpe sous sa mante, il a franchi le seuil
Des châteaux où ses chants lui payaient un accueil ;
Le soir, il a guidé les danses du village
Aux accents de sa voix vibrant sous le feuillage ;
Il a vu tour à tour de son regard ardent,
Les beautés d'Orient et celles d'Occident ;

Dans les cloîtres il a porté son pied profane ;
Parmi les Sarrasins, captif d'une sultane,
Pour la voir dans son bain, son désir hasardeux
A bravé le trépas et son trophée hideux.
Des femmes l'ont aimé, par ses chants enivrées,
Dont il paya l'amour en louanges dorées ;
De celle qu'en tout lieu cherchait sa piété
Toutes avaient un trait, aucune la beauté.
Il s'éteignit enfin, le cœur plein d'amertume.
La soif de l'idéal est un feu qui consume.

Oh ! qui m'aurait donné de te connaître alors
Que son hôte divin n'avait pas fui ton corps ;
Assis à tes côtés dans quelque solitude,
De chercher sur ton front et dans ton attitude,
Dans ton œil tour à tour obscur et ranimé,
Le secret du génie en ton sein renfermé ;
De te voir face à face avec cette nature
Dont la beauté s'offrait à toi sans imposture,
Sans pouvoir cependant, par une dure loi,
T'asservir tout entier ni s'asservir à toi !
Car c'est là de l'amour l'éternel anathème ;
Jamais l'union n'est complète ni suprême ;
Quelque chose, toujours, qu'on ne peut définir,
Résiste dans les cœurs les mieux faits pour s'unir.
Jamais cœurs pénétrés par un muet échange
Ne se sont satisfaits dans cette lutte étrange.
D'un mystère interdit – ou peut-être oublié,
Notre âme et l'univers ont chacun la moitié.
Mais ils veulent en vain s'expliquer l'un à l'autre ;
La terre a son secret et nous gardons le nôtre.
Vivre en vain dévoré de la soif de savoir,
O Novalis, c'est là l'éternel désespoir
Qui, jeune, t'a rempli d'une douleur secrète,
Et que comprendront seuls l'amant et le poète !
Vous aviez, dès le temps de tes premiers beaux jours,
Déjà, la terre et toi, commencé vos amours.
Enfant alors, joyeux d'une faveur légère,
Une fleur qui tombait du sein de ta bergère,
– Telle est l'adolescence et son frais sentiment, –
Suffisait à l'amour, à son contentement.
Ton esprit n'avait pas franchi cette barrière
Où devait s'éclipser la céleste lumière

Pour te laisser vivant descendre aux profondeurs.
 Tu ne voyais du monde encor que les splendeurs ;
 Et, comme la lumière était partout versée,
 Un voile éblouissant te cachait la pensée.
 Aristée, au front ceint d'un nuage vivant,
 Un bourdonnant essaim, s'envolant à tout vent,
 Allait sur toutes fleurs recueillir l'ambroisie
 Dont, rêveur, tu formais ton miel de poésie.
 Ton regard le suivait, attentif à son vol ;
 Mais un jour, à tes pieds, il vint joncher le sol.
 La faim, un froid subit avait tué tes rêves.
 Tu pleuras, tu gémis dans tes douleurs sans trêves ;
 Rien ne semblait pouvoir apaiser tes chagrins ;
 Quand du fond ténébreux des antres souterrains,
 Aux cris de ta douleur qui partout s'entendirent,
 Les pouvoirs de l'abîme, invoqués, répondirent !



NOVALIS et l'initiation

VI – L'Ami divin.

Tandis que l'adepte s'abîme dans la contemplation du Visage de *Sophia*, la Sagesse divine, qui forme le terme de sa voie spirituelle, et qu'il accomplit le Mystère eucharistique, s'opère en son âme un mouvement imperceptible. Voici, en effet, qu'au sein même de cet Océan divin où son âme se trouve plongée, *la blessure au Cœur du Bien aimé* vient à lui signaler la présence de l'Ami divin, *sans visage*, qui est plénitude d'Amour, de Foi et de Connaissance. Avec cette théophanie *informelle*, il entre alors en présence de l'Amour – mais outre que cette expérience appartient au plus intime de chacun et qu'aucun mot ne saurait la traduire, il faut une intervention particulière de la grâce divine pour que l'adepte puisse éprouver cette Présence³. Novalis a-t-il connu pareille expérience ? Nul n'a pénétré son secret ultime. Pourtant il s'est endormi dans l'Amour, nous le savons, et l'Ami divin, qui apporte sa délivrance à l'adepte, est réellement, Lui, « l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles », selon le mot de Dante, dans la *Divine Comédie*, au terme de sa propre expérimentation de la Fidélité d'amour.

³ Cette expérience d'ordre métaphysique pourrait s'exprimer en ces termes : lorsqu'il est mis en présence de l'Ami divin, l'adepte entre un désert, qui est le désert de la « nue Dêité », selon Henri Suso.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,
Eut un amant divin de sa beauté sacrée... »

SOMMAIRE

Document biographique

Heinrich von Afterdingen. Un roman de Novalis, *Poètes du romantisme allemand*, Paris, 1976.

Documents littéraires et témoignages

Eugène Hallberg, extrait de *l'Histoire des littératures étrangères*,
Alphonse Lemerre, Paris, 1879.

Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction
de l'hymne VI (La divine mort).

Louis de Ronchaud, « À Novalis » (suite), extrait des *Heures*, Paris,
1844.

Novalis et l'initiation

VI – L'Ami divin.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France
Nouveau catalogue 2008-09.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2009